

-Vendredi 8 mai

Aujourd'hui en pleine lumière du petit matin de mai, les notes d'ocarina et de noisette du populeux Keemun.

Le goût d'un quotidien désespérément normal et attendu mais aussi la saveur basique de ce qui est. Au ras des jours.

Un coup d'oeil dehors et, en réaction contrastée, la floraison rococo des ancolies, leur splendeur de dessous féminins éphémères me donne soudain envie d'illuminer la journée. J'ai recours à la saveur fruitée, un peu excessive d'un luxuriant Mao Feng. Alchimie. Le moment neutre fleurit comme un bouton et rutilé.

-Samedi 9 mai.

Je me suis levé avec des visions brutales plein la tête. Des rêves de guerre, de massacres et de vici. Il fait gris et l'immobilité du feuillage (il n'y a pas un souffle de vent) est une menace. Mon Pu'er pue la terre moisie. Mais c'est une princesse déguisée en grenouille. Si je l'embrasse, elle révèle un voile boisé, des seins de chocolat, un ventre de chrysanthèmes. Toujours aller voir le paysage au delà du cimetière.

-Dimanche 10 mai

C'est un jour sans, aujourd'hui. J'ai du carton dans la bouche, mal au dos et la tête comme un chaudron sonore. L'humeur est à l'avenant. Et j'ai mal choisi mon thé. Un helling atypique, à mi chemin d'un grand yunnan et du pu'er d'hier. Ce bâtard est comme un dromadaire avec une tête d'éléphant. Ses charmes sont si contradictoires qu'ils s'annihilent. Une potion. Mais, bon. Je vois tout en noir ce matin. Peut-être qu'un thé vert ? Un Taï Ping Hou Kui et sa saveur de légume frais, par exemple ... Mais alors après un long repos du palais !

-Lundi 11 mai

J'ai ouvert les rideaux sur un écran vert rehaussé d'une guipure de genets éclatants qui fixe mon regard encore endormi. Elle le fusionne avec la longueur en bouche d'un Sichuan renfrogné et trop connu. Je le fréquente depuis longtemps. Il est comme un de ces familiers dont la mauvaise humeur fait tant partie du paysage qu'on ne la remarque plus. Mais là, soudain, le charme ! Il m'envoie des pétales boisés, caramélisés, vaguement chocolatés. Et il me fait monter dans le palais l'impression

qu'une journée qui s'annonçait engluée de rendez-vous incommodes sera belle telle quelle. «Chaque jour est un bon jour» dit le Zen.

-Mardi 12 mai

Fraîcheur matinale, soleil métallique, voilé de strati.

Ma tête chavire encore à bâbord sous le poids du sommeil

Le coach du réveil sera un Darjeeling Margaret's hope secund flush. Corsé.

Tout un jardin et une forêt dans le nez, tout le jaillissement de mai et un soupçon d'amertume en bouche, dernière trace de ces rêves tristes de la nuit. Envie de me rouler dans l'herbe.

Gourmandise ! J'ai affiné ! Un Pi Lun Chun au parfum subtil d'arbres fruitiers qu'il faut un peu laisser mourir avant que de humer et trouver derrière comme une prémonition de fruits secs en devenir, histoire de donner un peu de corps. Finalement, il me laissera dans le nez un printemps porté par la brise.

La journée, commencée lourde et puissante, sera finalement légère comme du pollen.

Par gourmandise panthéiste j'ai été vivre en forêt l'extase végétale, accompagné des rémanences d'une deuxième infusion tiède et un peu plus sèche. Ouverte pourtant comme un éventail.

-Mercredi 13 mai

Journée anxigène en perspective. Atterrir dans le moment présent entre nuages et soleil entre grisaille et vitrail du feuillage grâce aux accords contrastés du Golden Yunnan de ce matin. Crémeux et un rien acide en arrière-garde.

Tenté de me rassurer avec un Ghu Zang Mao Jian. Je ne me suis pas entendu avec son amertume qui s'ajoutait à la mienne. Il m'a mis en colère. Je l'ai viré rageusement.

Plus tard, vers midi, la mise en mots m'ayant calmé le système nerveux, j'ai décidé de m'offrir le plaisir suprême : un Men Ding Huang Ya. Je n'aurais pas dû, ce fut un peu décevant et ce n'est pas sa faute. C'est une rencontre qui ne s'épanouit que totalement disponible, sur une humeur vierge du matin. L'après-midi compensera avec la deuxième infusion, moins raffinée mais plus goûteuse.

-Jeudi 14 mai

Levé avec une vilaine minerve de douleur. Les cervicales en compote et le nez complètement obstrué. Inutile d'espérer quoi que ce soit du thé, ce serait lui faire injure. Juste en utiliser les vertus pour éveiller en douceur ma tête brumeuse. Un Keemun basique fera à nouveau l'affaire. Il me faut néanmoins m'excuser auprès de ce plébéien ambulancier. Il n'est de thé qui ne mérite au moins politesse et respect des mains qui l'ont manipulé. J'ai fini par me tirer d'affaire avec un Dafalgan et un Long Jing, ce fameux «puits du dragon» dont il se consomme plus qu'il n'est produit. Le mien, corsé et odorant à souhait doit être authentique si j'en juge par la petite musique fruitée qui sert de toile de fond à son puissant arôme de châtaigne.

Vendredi 15 mai

Tellement mal dormi que j'étais content de me réveiller. Je me suis dit que seul ce Helling bio un peu monstrueux qui m'avait renfrogné dimanche pouvait être en harmonie dysharmonique avec cette nuit chahutée. Je l'ai donc courageusement mis à infuser et puis... Évidemment, le gris du ciel matinal, l'immobilité du feuillage m'ont entraîné dans une rêverie sans fin. Complètement déconnecté j'étais. J'en ai bien entendu oublié la potion qui infusait peinarde à côté de mon fauteuil. Si bien qu'elle a largement dépassé les dix minutes. Hérésie ! Un truc à retrouver un breuvage à l'amertume imbuvable. Eh bien, surprise ! Il s'était affiné le bougre ! En tiédissant, il avait perdu ses couleurs criardes, il s'accordait à merveille avec les fleurs mouillées du jardin, avec le vert excessif et un peu obscène des buissons sauvages qui clôturent mon verger et m'enferment dans une boîte d'épinard.

Finalement, il y a du plaisir partout, il suffit d'accueillir sans préjugé, de ruser un peu, de s'en remettre au hasard, ce grand créatif.

Alors, parce que cela me semblait se marier avec cette surabondance de végétation, je suis allé rechercher et mettre dans un verre transparent les superbes longues feuilles plates du Tai Ping Hou Kui. Une gerbe aquatique ! Le plaisir des yeux, ça compte aussi. Le temps de la contemplation et j'ai tâté à petits coups de langue son parfum de haricots verts crus, de roquette et de mâche, sa légère acidité, son soupçon d'amertume bienvenue. Salade de thé ? Salade des sens !

-Samedi 16 mai

Parfois, certains thés verts, pas toujours les mêmes, voire des oolongs peu fermentés, me laissent une curieuse et agréable impression de douce détente psychique et musculaire que je ne connais pas autrement, une euphorie des cellules que j'aurais bien du mal à décrire avec exactitude. C'est un phénomène extrêmement aléatoire. J'ai tout essayé pour le reproduire sur commande. En vain. C'est le thé lui-même qui choisit. C'est le cas aujourd'hui après un Sencha alors que je rédige ce journal aux chiottes. Comme chaque jour est un bon jour, chaque lieu est un bon lieu. Je m'émerveille de cette alchimie qui absorbe, évacue, transforme et au passage crée l'esprit, l'humeur, l'émotion esthétique ; de cette poussière d'étoile qui s'organise pour produire la conscience, pour me permettre de goûter le thé et la vie, pour me permettre d'écrire.

-Dimanche 17 mai

Qu'ai-je bu là ? Qu'ai-je fait ce matin ? Je n'étais pas là. Ni dans le thé, ni, forcément, en moi-même. Agueusie mentale.

Je n'ai pas vécu. À quoi ai-je pensé, rêvassé ? Va savoir... Précieuses minutes à jamais perdues. Finalement, on ne vit pas souvent. Combien d'années au total ai-je vraiment vécues ?

Tous ces moments de vie machinale, de «vie de machine» ! Et on nous rebat les oreilles avec notre conscience qui nous rend si supérieurs aux animaux. En réalité elle n'est là que par intermittence, elle est rare. Déjà, à cause du sommeil. C'est au minimum un clignoteur !

Je te prie de m'excuser, thé ! Je ne t'ai pas vu passer !

-Lundi 18 mai

La perplexité du petit matin, du lever aux idées encore broussailleuses. Devant les belles boîtes illustrées de mon armoire à thé, l'interrogation de mon âme. Comment se sent-elle ? Lequel du contenu de ces boîtes lui ressemble aujourd'hui ?

Quelques secondes d'introspection intuitive et j'ai mis la main sur celle qui recèle le Paï Mu Tan. Un thé Blanc qui, comme ceux de sa race exige de la patience. Il infuse plus de sept minutes dans de l'eau à septante degrés maximum.

Mais la récompense est un arôme d'une grande originalité. Même si il est un peu trop brut, sans les coins arrondis, le moelleux, la subtilité de son

frère aîné le Yin Zhen. Toute la différence entre la feuille et le bourgeon. Au fond, c'est une sorte de Yin Zhen mal dégrossi, un mal éduqué, un original, un phénomène, un artiste incongru dans une grande famille. Ça me va comme un gant ce matin. Émerveillé et rebelle.

Et puis, il y a cette longueur en bouche qui derrière une rafraîchissante acidité vous envahit le palais de senteurs de Saint-Nicolas. Noix, noisettes, amandes...

De la théine aussi !

Je vais en avoir besoin.

-Mardi 19 mai

Lever neutre. Un peu étonné de me retrouver là au sortir d'un rêve idiot. Un vide hébété qui appelle la longueur, le volume, la puissance de celui qu'on nomme un peu bourgeoisement «le champagne des thés». Je veux dire un Dargeeling.

Hélas ! La boîte de «Margaret's hope» est vide... Jusqu'au mois de juin, jusqu'au prochain «first flush». Je me rabats sur un simple TGFOP pourtant du printemps dernier.

Et voilà que ce modeste chevalier fait la roue de paon, voilà que chaque gorgée est une composition odorante et corsée.

J'ai allumé un feu. Il fait frais. Et je trouve un parfait accord entre la flamme qui danse et toute cette ambiance «cosy» qui monte de mon zhong, je m'enfonce voluptueusement dans mon fauteuil. C'est une caresse, je fais lentement l'amour au moment.

La bulle. Le silence au monde. Je n'écris plus. Je savoure.

L'après midi est là. Elle est paresseuse venteuse et froide. J'opte pour l'hérésie. C'est une des rares fois d'ailleurs où il faut faire bouillir l'eau du thé. Je vais m'enfiler un Lapsang Souchong. Une horrible chose fumée qui n'est pas sans rappeler le hareng saur mais qui a l'avantage de contenir très peu de théine et donc de préserver un sommeil que j'ai fragile. Je surveille ma bouilloire, un peu hypnotisé par la danse des bulles. Et me monte cette idée : les bulles naissent et meurent, sans cesse. Se demandent-elles, comme les humains où elles vont après leur mort ?

Un sourire

Et un arôme de feu de bois.

-Mercredi 20 mai

Pour une fois, la tête claire dès l'éveil. Les articulations grincent mais elles se dérouillent vite. J'ai le soleil en pleine face dans une fenêtre du feuillage.

La nature est folle d'amour. C'est un orgasme de verdure affiné de fleurs sauvages.

Que demander d'autre dans ces conditions qu'un thé vert ? Et même le goût d'algue, l'arôme «umami» d'un bon Sencha. Le temps d'infuser ses paillettes soyeuses selon des règles très précises et le soleil est à moitié passé derrière le feuillage. Il me clignote dans la rétine sous l'effet de la brise. Je sirote ce goût inimitable de kimono, de Zen, d'Ikebana, d'aïkido, et de tous les autres. «do», ces voies codifiées censées mener à la libération. Mon regard dérive sur un gros bleu. Il s'y pose, comme un bourdon. Il n'y a aucune différence de nature entre lui et moi. «Je» est un mensonge de la conscience. Pourtant, «je» suis bien. Ou plutôt «je» suis.

Je redoute un peu le moment de la séparation, du «je» d'avec le monde. Alors, je me reconcentre sur la sensation, sur mon thé qui tiédit. J'y rentre. Je l'apprends. Toute connaissance est sensation.

À l'instant un accenteur mouchet fait le Saint-Esprit devant ma baie vitrée. Juste dans mon regard. Moment de grâce. Tout est.

Mais, soudain... la journée démarre. Le soleil a disparu dans le gris. Je me lève, j'avale en vitesse le reste de thé. Il est froid et amer. Il ne faut jamais négliger trop longtemps un Sencha.

Je n'ai vraiment pas envie de me faire complice de la dualité et du temps qui passe. À la recherche du moment perdu, je me prépare un Jin Tsu Mao Jian. J'ai failli le rater. Trop de précipitation. Il est délicat. À basse température et avec une infusion très longue, il donne subtilité et finesse avec, aujourd'hui, pas mal d'acidité rafraîchissante sur un parfum floral léger comme un papillon. Ce n'est que tout derrière, dans l'arrière palais qu'il révèle qu'il est un thé vert avec une note de châtaigne cuite. Finalement, bascule de la mystique à l'esthétique. Ça me va. La femme lit, le chien dort, le thé, au fur et à mesure qu'il évolue dans le zhong m'étonne. Je m'efface, je ne suis toujours pas vraiment.

-Jeudi 21 mai

J'ai un rendez-vous d'amitié aujourd'hui. Pour l'ermite que je suis devenu, c'est un événement. À peine levé il occupe ma journée. Envolée la disponibilité du matin, la virginité de l'éveil. Je pense à m'organiser, à ce qu'il va falloir faire avant, au risque d'être en retard. Inutile de dire que, dans ces conditions, le thé sera un utilitaire Keemun. Je ne peux même pas dire que je le goûte, je l'absorbe.

Pourtant pour préparer et déguster un thé, il faut concentration et méticulosité. Non seulement il faut trouver le dosage et la température juste, mais aussi la durée d'infusion juste. Et encore ! Même celle-ci

interrompue, il continue à évoluer.

Peut-être faut-il aussi cette rencontre fortuite entre ses arômes variables et l'humeur du moment. C'est affaire de dosage entre lâcher-prise et contrôle, entre volonté de faire et disponibilité à ce qui vient. Entre précision de l'attente et accueil de la surprise.

J'en suis à des lieues ce matin. Tout à cette organisation du temps à laquelle je suis allergique et qui a peut-être fait de moi le vieux sanglier solitaire que je suis devenu.

De toute façon, même sans ce stress, un seul rendez-vous au milieu de l'après-midi peut me rendre incapable de faire quoi que ce soit d'autre d'une journée passée à tourner nerveusement en rond. Je suis toujours prêt beaucoup trop tôt. Puis, désœuvré, je pars trop tôt, j'arrive trop tôt... Et je finis de poireauter sur place.

Et le Keemun dans tout ça? Il passe. Il n'est plus là. Je n'en ai retenu que le côté rustaud, le mélange basique d'arôme acidulé et de céréales grillées. Inutile de dire que, dans ces conditions, préparer une deuxième liqueur relève d'une utopie, que j'abandonne. J'ai déjà l'oeil qui dérive vers les fringues. Ces incontournables et épais substituts de poils dont je déteste le contact sur ma peau.

Je pense avec philosophe qu'au coucher du soleil, fatalement et quoi qu'il arrive, tout cela sera derrière moi, que je me mettrai nu avec volupté, enrichi ou non d'un contact humain. Qu'il suffit de laisser le temps glisser comme l'eau sur les galets.

-Vendredi 22 mai

Morbleu ! Ça ne va pas très fort ce matin. Il me reste de la glu de la nuit. Et j'ai un autre rendez-vous d'amitié. Dire que je passe des jours et des jours en manque du moindre contact humain !

Premier objectif retrouver la forme. Il me faut donc encore une fois composer avec l'horloge, faire violence à ma quiétude matinale.

Oui mais pas en négligeant le plaisir ! L'heure n'est ni au va-vite ni à une douceur déplacée. Je me rabats encore sur le Darjeeling TGFOP. C'est un sacré réveille-matin qui sonne dans un jardin foisonnant. C'est puissant et sensuel. Si intense que ça en frôle l'écoeurement. Je pense à Zola, à "La faute de l'abbé Mouret", au jardin du Paradou et à la mort d'Albine, asphyxiée dans et par une débauche florale. Ça me reconnecte illico à mes sens, à la vie physique, à l'envie de croquer à belles dents la pomme de la journée. Ça me rend glouton. Envie d'encore et encore mais de moins compliqué, de plus franc, de plus direct. Je profite de ma lucidité réveillée pour initier la préparation minutieuse d'un Long Jing.

C'est au prix de la vigilance qu'il se mérite celui-là. Un peu trop de feuilles (et ça se joue au moins au demi-gramme près), une eau un peu trop chaude (à trois degrés près), une trop longue infusion (au quart de minute près) et l'amertume insoutenable que je déteste va se pointer.

Voilà, ça fume, ça tiédir, ça arôme toute la pièce, ça ne se perd pas dans un kaléidoscope, ça respire une robustesse et une unicité qui recentrent après les folies du Darjeeling.

La "liqueur" est couleur or. Elle arrose ma glotte, embaume mes sinus.

Dehors, le soleil s'en mêle
Je tends les bras à la route
Je suis parti

-Samedi 23 mai

Cela dope-t-il de voir les amis ? Ou est-ce bug informatique qui m'a tenu sous tension mentale jusque minuit ? J'ai peu dormi mais je me suis levé comme mû par un ressort. Plein d'énergie, voire un peu nerveux. Je suis allé à la fenêtre, j'ai tiré les rideaux. Je m'attendais au franc soleil d'hier. J'ai pris dans les yeux une douche de gibelge. Les ancolies et les bleuets ont l'air morose et frisquet. Sur sa branche de prunier, la pie me lorgne d'un air de reproche. Je n'y suis pour rien ! Merde ! Je me retiens de lui faire un bras d'honneur.

J'ai besoin de m'adoucir un peu.

Je me laisse aller dans les bras du Golden Yunnan, de ses velours, de ses parfums retenus, de son côté «cosy», un peu bourgeois, très «fauteuil». Après tout c'est la Pentecôte. Trois jours de week-end à ne rien foutre, à laisser couler le temps. Rien qu'à y penser, ça me détend un peu. Les horaires les contraintes, ça me tue. L'idée de pouvoir suivre ma fantaisie mérite bien quelque chose de spécial, de fin, de subtil, de tout en dentelle. Je pense au Jin Tsu Mao Jian.

Aussitôt dit, aussitôt dans l'alchimie délicate de son infusion. Lui, c'est aux variations imperceptibles de sa robe que je vois quand la tiédeur de l'eau l'a révélé, quand je peux enlever les feuilles, attendre encore un peu en humant, y tremper les lèvres, partir avec le nez et les papilles à la recherche de ses parfums de rose et de pivoine..

Il y a des thés qui ont du corps et du parfum, ils évoquent aussi bien les fruits que les fleurs. Le Jin Tsu Mao Jian évoque les fleurs. C'est un thé éthéré, spirituel. Il n'a guère de corps, c'est un esprit. Évanescent. Sacrebleu ! Voilà ce que c'est de rêver ! J'ai dérapé dans le flot des pensées. (Je serais bien incapable de dire lesquelles). Résultat : quelques degrés de trop. La pie ricane. Je l'emmerde. Mais je ne me laisse pas décourager. Je ferme les écoutilles. Je me réfugie dans mon nez. J'extasie

dans le zhong (chacun de mes thés a le sien, quand ce n'est pas un mug) et voilà que surgissent des notes inattendues d'orchidée.

Décidément celui-ci est mieux réussi que le précédent. Sans acidité et sans arrière-goût de châtaigne ! L'imperfection fait souvent bien les choses et l'erreur ouvre parfois des voies nouvelles ! C'est, selon mon chien qui en est le maître, le secret de l'opportunisme, du surf sur le meilleur des choses, de l'accueil enfin.

Ça me va, ça !

Dimanche 24 mai

Grasse matinée. J'avais du sommeil en retard et la maison s'anime déjà à mon lever. C'est foutu pour mon heure bénie du petit matin. Je n'essaie ni d'écrire ni de me concentrer sur mon thé. Je suis aussitôt dérangé et cela m'agace. Je remets à plus tard de trouver avec ma boisson favorite un moment d'intimité.

Soudain un cri : «Le chien ! Un accident !»". L'adrénaline qui montre en flèche. Je me précipite. Je fais ce qu'il faut. J'assume. J'engueule. Je règle le problème. Vite. Ce n'était pas trop grave.

L'émotion retombe comme un coup de vent. Le jour est à nouveau sans une ride, comme s'il ne s'était rien passé. Je me retrouve un peu hébété après cet orgasme à l'envers. J'ai envie de me récompenser de mon efficacité. Je vais faire dans l'exceptionnel, dans le luxe, dans la démesure.

J'ouvre la boîte de Yin Zhen. Le préparer avec les soins attentifs que requièrent ses quartiers de noblesse va contribuer à réinstaller ma sérénité. Justement, il y a toujours un moment de grâce avec le thé, c'est l'instant où l'eau étant à température, on la verse sur les feuilles. Tout le bouquet saute alors un bref instant aux narines. Avec celui-ci c'est singulièrement marqué. Je manque de vocabulaire pour parler de ce bref envoûtement.

Surtout ne pas couvrir le zhong, laisser agir la magie des échanges.

C'est un thé blanc du Fujian uniquement composé de bourgeons soigneusement sélectionnés et cueillis à la main pendant deux jours par an. Duveteux, Ils ressemblent à des aiguilles d'argent, d'où leur nom. C'était un thé réservé, sous les Ching, au tribut de l'empereur. C'est le thé blanc le plus prestigieux du monde.

Voilà ! Sept minutes d'infusion à septante degrés et j'obtiens une liqueur couleur mandarine pâle.

Je laisse tiédir (il n'est jamais si à son aise qu'ainsi) voire parfois carrément refroidir.

Petite lampée gourmande que je fais circuler sur la langue puis devant les dents.

C'est vif, c'est soyeux et rafraîchissant ça remplit pleinement la bouche de

parfums fruités et végétaux, d'herbe sèche, voire de champignon, avec une délicate finale florale qui évoque les fleurs blanches.

Vu sa longueur en bouche, pas question d'un autre thé ensuite. Mais il supporte très bien une seconde infusion presque égale à la première (je n'ai jamais pu apprécier la troisième, prévue pourtant par la préparation traditionnelle selon le rituel du «gong fu cha»).

Le plaisir du palais apaise les sens et l'esprit. La sensation est si pleine qu'elle occupe tout l'être, que je suis seulement ce ressenti, que le bout de drame s'est effacé avec tout ce présent qui est déjà derrière.

-Lundi 25mai

Encore une journée à rendez-vous. Est-il possible de se libérer pour de bon de l'horloge ? Retraite ou pas retraite, elle continue non seulement à me gâcher la vie mais encore à la décompter. Heureusement que depuis l'électronique on a supprimé ce tic-tac angoissant, cette inexorable manifestation du compte à rebours.

Cette méditation sur le temps va bien s'accommoder d'un Pu'er. Ce breuvage que j'ai détesté puis, à force de curiosité volontaire, découvert. Je ne suis plus celui qui en goûta, écoeuré, la première tasse. Il n'est plus non plus le même thé. Et pourtant nous sommes toujours nous. Un peu comme un vieux couple.

Le caprice, après cette philosophie de comptoir, me pousse à rester dans la même gamme d'arômes mais en l'affinant.

J'extraits de mon armoire à thé un Pu'er blanc sauvage. Enfin, c'est ce qu'on dit. Il n'y a plus de camélias sinensis sauvages, seulement des plans retournés, faute de soins, à l'état sauvage et dont on a cette fois cueilli seulement les bourgeons.

Je n'en bois pas souvent. Tant c'est atypique et déconcertant. C'est l'étrangeté qui en fait le charnel. Bien sûr, il y a ce fond de terre humide du Pu'er, mais plus doux et un peu citronné avec des notes de fuite qui évoquent vaguement la menthe.

Lui aussi évolue en tiédissant. Il a plu cette nuit sur les fleurs du verger, sur les herbes hautes. Il se crée une osmose entre le contenu de mon mug et le tableau gris-vert-fleurs-frisquet que j'ai sous les yeux.

Harmonie.

Instant suspendu.

Avant que la vie recommence à s'agiter en vain, avant que la journée ne redevienne un shaker.

-mardi 26 mai.

La nuit fut froide mais le matin est là. Avec un peu de soleil à qui les nuages font faire des clins d'oeil.

Un petit stress, un problème technique à régler et j'ai ingurgité, il n'y a pas d'autre mot, un Darjeeling. Sans trop y penser. La honte !

J'ai bien besoin d'un thé câlin pour marquer le retour à mon matin paisible et, comme un problème par jour suffit, il me le faut rond et doux, une jolie femme facile qui ne lésine sur ses charmes.

Je pense tout de suite à un Oolong. Un de ces thés entre le vert et le rouge, fabriqué à partir d'une fermentation partielle. Elle sera plus ou moins marquée suivant que la méthode sera celle de Chine continentale ou celle dite «de Formose». L'une plus proche du thé vert, l'autre du thé rouge.

Je choisis la première. Je connais bien mon Jade Oolong. Vu sa faible teneur en théine, j'y ai recours comme à une friandise sans chichis à n'importe quel moment de la journée.

J'adore le contact dans ma main de ses feuilles vertes roulées en granules qui glissent comme des billes soyeuses dans le fond du zhong. C'est une caresse sur la paume.

Il infuse sept à dix minutes, suivant que je lui demande un goût plus ou moins marqué . Il est là, à côté de moi en train de se faire et il embaume. C'est un thé à patience, peut-être facile, mais qui sait se faire désirer en me délivrant une sorte d'échantillon olfactif en guise d'avant-goût. Il sait que nous goûtons surtout avec le nez.

C'est frais, c'est gouleyant, avec un arôme un peu sucré et floral. De lointaines analogies avec l'infâme thé parfumé «au jasmin» que l'on sert dans les restaurants chinois européens mais en bien moins barbare, avec un côté vanille, une coquetterie populaire de fleur sauvage. Pas d'ajout superfétatoire dans ce thé-ci. Il est de lui-même tout parfum dodu. On lui fait l'amour à petits coups en se noyant dans un océan sensuel,

Il a été, dans mon initiation, ma première maîtresse, celle qui, en douceur déniaise et, comme tout novice, j'ai été follement amoureux des rondeurs de cette jolie midinette avant de découvrir l'entre-cuisses des comtesses. Je lui en garde reconnaissance et tendresse.

-Mercredi 27 mai

Enfin une journée où rien ne m'attend, où je n'attends rien. Une parenthèse de paix. La vacuité. Normalement il ne va rien se passer. Mais comme disait Lennon : «la vie c'est ce qui t'arrive quand tu as prévu autre chose». Sait-on donc jamais !

Alors, dans ce bout de destin suspendu, je me dis que c'est le moment idéal pour recevoir en ses grades et qualités ce que d'aucuns considèrent comme l'empereur des thés. J'ai nommé sa majesté le Gyokuro. Sa réputation et son prix sont tels que, pour moi, c'est du bluff, du marketing, un empire japonais surfait, une image forgée par des soins agricoles excessifs dignes de la mythique cérémonie du thé. On élève Gyokuro San à l'ombre, on le protège du soleil levant et levé, on le couvre de paillis que l'on retire aussitôt que le ciel s'ennuage. Et cela donne un enfant roi, un capricieux outrageusement gâté dont on aura toutes les peines du monde à tirer le meilleur même en respectant les inévitables rituels compliqués que ses sujets ont mis au point pour le flatter et s'attirer ses faveurs. Ça me gonfle ces chinoiseries nippones ! Mais bon, si la révélation, l'extase, le satori sont à ce prix... Je tente !

Alors... Concentration maximale. C'est un art martial !

J'ai le choix entre trois préparations, de la traditionnelle à des versions simplifiées. La traditionnelle permet, paraît-il, jusqu'à cinq infusions successives. Un petit rictus sceptique aux lèvres, je la choisis, bien sûr, elle et ses exigences démesurées. On ne se refait pas.

Ça passe par l'art de la précision de la température, du poids des feuilles, par le choix d'une vaisselle spécifique et même d'une eau minérale au ph neutre.

Ma foi, cela valait la peine de se donner un peu de mal. Le goût, au premier contact, n'est pas surprenant pour qui est familier des thés japonais. C'est une sorte de Super Sencha. Avec son caractèreistique et atypique goût «umami». Ce goût que les nippons ajoutent à nos perceptions de sucré, salé, acide et amer. Tout est cependant plus rond, plus soyeux, plus doux, crémeux presque. Plus subtil aussi. Je me concentre un max, je pars à la recherche de saveurs inédites, d'une extase orgasmique, qui puisse me figer un instant dans le moment présent. Magnifique bouquet en effet mais pour l'orgasme, bernique !

Fait exceptionnel, la seconde infusion ne démeritera pas, mais n'apportera rien de plus non plus et la troisième, malgré la montée en température est franchement décevante. Je ne suis pas allé au-delà.

Je garderai les feuilles pour les manger avec un peu de ponzu comme on me le recommande.

Je suis perplexe. Soit je m'y suis pris comme un manche, soit ce thé, quoique de qualité, ne vaut pas qu'on lui déroule à ce point le tapis rouge. Décidément, je préfère de loin les thés chinois aux thés japonais. Je me sens de plus en plus taoïste et de moins en moins Zen.

On dirait qu'au Japon, le cérémonial tient lieu de gourmandise. Le Japonais

cherche la Voie dans une ascèse sublimée. Le chinois dans les paradoxes de l'hédonisme.

-Jeudi 28 mai

Ah ! Le dérouillage matinal ! Où est le temps des petits matins jaillissants ? Je me sens comme ces vieux diesels qu'il faut faire monter patiemment en température avant d'espérer en tirer quelque chose.

Dans les cas difficiles, j'utilise comme carburant ce bon vieux Darjeeling. Aujourd'hui ce sera un Steinhil, le plus ancien jardin de ce thé. Le plus authentiquement Darjeeling aussi puisque le plus proche de cette ville. Je ne dispose que d'un second flush et je m'en mords les doigts. Rien du bouquet foisonnant du Margaret's Hope first flush qui me manque cruellement par exemple.

Pourtant, c'est loin d'être imbuvable et doucement je prends mon régime de croisière. C'est tout ce que je demande en général à cette hérésie qui me fait, dans les cas d'extrême détresse de matin vaseux, recourir à un thé indien plutôt qu'à la galerie infinie et délicate des thés chinois dont rien que le nom est souvent porteur de rêve : peut-on espérer plus aguichant que l'appellation de ce célèbre grand Oolong : « La déesse de la porte de fer de la miséricorde » ? Ou encore le nom de ce modeste thé vert d'entrée de gamme : « Les sourcils de vieillard » ?

Décidément dehors, le printemps a autant de peine que moi à démarrer l'été. Il a eu une éjaculation précoce, il a fait soudain ouvrir les fleurs, pousser l'herbe à son plus haut niveau mais depuis quelque temps, il n'en fiche plus une, il attend, sous une couverture grise humide et frisquette que l'été se décide tout seul. C'est un peu tristounet toute cette luxuriance qui n'aboutit pas. La nature est comme une peine-à-jouir et moi j'ai envie de chaleur, d'exotisme, de raffinements de hammam, de parfums d'Orient. Je repousse l'idée d'un Mao Feng ou même d'un Pi Lun Chun. Trop fruités pour mon goût du moment.

Me vient alors l'idée d'une liqueur que je pratique peu. Un Oolong peu fermenté répondant au nom joli d'Osmanthe d'Or parce, que, comme son nom l'indique, il met en bouche les senteurs de cette oléacée parfumée. Il s'agit, bien sûr de l'arôme issu du climat et du traitement des feuilles et non d'un ajout quelconque et sacrilège comme dans ces thés parfumés si à la mode et qu'on vous fourgue à l'envi au point que commander un simple thé vert vous fait passer pour un extraterrestre.

Il est natif du Fujian, de théiers appelés « Aube dorée » (homonymie bien sûr tout à fait fortuite avec le mouvement politique grec). Les feuilles

roulées en perles donnent une tasse aérienne, avec des notes d'abricot proches du doux arôme des fleurs. Il laisse, en secondes notes, des traces boisées et, imperceptiblement, d'amande.

Je ferme les yeux pour ne plus contempler le spectacle déprimant du verger, je m'enlise dans la sensation, je nage dans les arômes, je me vautre dans le luxe du palais, dans ma mémoire olfactive, laquelle ignore superbement le concept.

Me voilà encore en errance dans l'empire des sens.

-Vendredi 29 mai

Un matin ou l'autre, j'en reviens toujours à mon thé jaune, mon Men Ding Huan ya, le chouchou de mon armoire à thé, celui dont j'espace les consommations par gourmandise, pour être certain de ne jamais m'en lasser, de garder un peu de l'heureuse surprise de la première fois. C'est une recommandation d'épicure, je crois.

Ses deux infusions successives sans perte d'arôme (que du contraire, parfois) suffiront à combler mon aujourd'hui.

J'ai dû être écureuil dans une vie antérieure. Son goût de fruits secs un tout petit peu sucré me comble d'aise. Ses lettres de noblesse aussi. J'aime que le thé ait une histoire. Celle du Men Ding remonte à 2000 ans, sous les Han. Lui aussi réservé aux empereurs. En tout cas sous les Tang.

Sa dessiccation en petites quantités dans de vieux papiers jaunes, les «Niu Pi Zhi», le nom de son site d'origine, le Men Ding, "le Pic masqué" dans la province du Sichuan, tout cela contribue à son aura un peu mythique.

Le matin est gris et même pas tiède. Calme. Neutre. La flamme danse. Le chien dort encore. Mon mental vagabonde.

Décidément, on ne peut aborder ces thés que dans le contexte de leur très ancienne civilisation, de leur longue histoire, de leur nom, de leur localisation, de leurs arômes, des soins de leur préparation. Une tasse de thé est une façon de toucher le Tao. La clé qui permet de s'y reconnecter. Il en est à l'élégance simple et fondamentale, d'autres ouvragées par des délires baroques mais toujours elles sont génératrices de plaisir et de la sensation que, pour quelques instant, tout est à sa place, tout est partie du mouvement infini.

J'allais en oublier de le boire. Merveilleux jouet que le mental. Mais il cache l'essentiel, le Tao justement. Il est temps que je rentre dans mon zhong.

-Samedi le 30 mai

Changé de Yunnan. Troqué mon «Golden» contre un simple «Grand», sans que je sache au juste à quoi correspondent ces appellations non contrôlées. L'aspect est quelque peu différent. Celui-ci n'est pas parsemé de feuilles jaunes, il est uniformément brun foncé, quasi noir.

Il est plus plat, moins riche en saveur, au parfum moins complexe. Moins rond aussi. Un peu acide. On détecte un arôme de tabac, un lointain cousinage avec le Pu'er et, curieusement, comme un arrière-goût de caramel salé. Je ne peux pas dire que ça me ravit la papille.

Mais je ne peux pas dire non plus que c'est un thé inintéressant.

Simple, il joue dans la même cour que les Sichuan. Et puis, c'est comme pour le sexe. La première fois, c'est rarement l'Eden.

Par contre, arrivé dans ma boîte aux lettres comme Moïse dans son couffin, j'ai découvert hier avec reconnaissance un envoi de Margaret's Hope dont l'époque de cueillette n'est pas précisée. Nous sommes en mai, il doit s'agir d'un first flush.

Voilà qui va épauler mon TGFOP lors des urgences matinales qui requièrent à la fois sensualité et théine.

J'ai eu vraiment du mal à m'endormir, hier. Mais j'aurais pu me passer d'un thé de réveil. Cette première tasse m'a suffi. Je me tâte. Y en aura-t-il une seconde ? Par gourmandise ou par respect imbécile d'une habitude, d'une tradition ? Je passe mon armoire en revue. De toutes ces jolies boîtes alignées comme des hussards à la parade, laquelle me tente ? Laquelle est appelée par quelque chose à l'intérieur de moi ? Peut-être le Tai Ping Hou Kui, parce que j'en bois si rarement à cause de sa spécificité ? À cause du jeu esthétique qui consiste à le préparer dans un haut récipient transparent pour jouir de la vue de ses longues feuilles entières dressées en bouquet ? À cause de son goût de légumes cuits aromatisé de pivoine et un tout petit peu sucré ? J'hésite. Il ne m'en reste plus guère et au fond, c'est raison de plus. Contrairement à un Pu'er, il finirait avec le temps par perdre ses arômes.

Un peu gêné de me laisser aller à l'habitude... que je déteste tant d'habitude, je vais donc jouer les boit-sans-soif. Je méprise ma stupidité, ma veulerie et mes faux prétextes. Bah, ce bel ensemble me rapproche des autres singes nus. Pas de doute, j'en suis !

-Dimanche 31 mai

Pas dormi. Ou si peu. La tête dans un étau perdu dans le brouillard. Même pas envie d'écrire. Rassuré pour une fois par ce dimanche qui sera sans

doute sans sollicitation.

J'ai choisi le bâtard, le Helling, parce qu'il est aussi embrouillé que moi.

Parce que son goût est un malaise en harmonie avec le mien.

Rien dehors, vu de ma porte-fenêtre, ne donne d'ailleurs envie de se secouer et d'aller y voir. J'ai monté la température du poêle et je dors les yeux ouverts dans mon terrier, avec juste la pointe du museau qui dépasse. Il faudra regarder passer la journée, cette chose étrange et étrangère. Un interlude creux entre deux nuits. Ce sera long. Comme toujours quand le temps est vide.

Le Helling m'a laissé sur une astringence. J'ai besoin d'une friandise. De quelque chose de doux qui ne demande pas d'effort, quelque chose de « gemütlich ».

Je n'ai pas beaucoup à réfléchir. Il y a ce bon vieux Mao Feng, rond, cordial, chaleureux. Il ne se perd pas en subtilités et courbettes inutiles. Il a cette façon franche et directe de vous serrer la main qui va droit au cœur. Bienvenu donc puisque tolérant, il ne dérangera pas ma nonchalance. Se laisser être. Pourquoi faudrait-il faire ?

-Lundi 1 juin

Commencé une journée sans attentes précises. J'ai donc repris machinalement le même Yunnan de série «b» que hier. Je ne lui demande rien. Il ne peut donc me décevoir. De toute façon, les exigences s'émoussent. Quand j'ai commencé à goûter le thé, celui-ci m'aurait sans doute ravi. Aujourd'hui je lui demande seulement un peu de chaleur et d'aide matinale dans un monde qui va sans doute aussi mal qu'hier. Je n'ose plus, en effet, parcourir Facebook, ni regarder un journal télévisé, ni lire la presse. Tant la planète, mon pays, la région, ma commune, l'esprit des gens vont mal. Cela me fout en travers de la gueule que les engagements de toute une vie n'ont servi à rien et ça me met dans des rages impuissantes.

Bref, le Yunnan, si médiocre soit-il, est censé me permettre de vivre une journée en marge de tout ça. Il me donnera la force de continuer mes petits jeux d'écriture pendant que les gens crèvent de la guerre juste avant de mourir de faim, pendant que l'absurde et l'aveuglement sont aux commandes, pendant que dame Bêtise continue à régir les rapports entre les humains.

Les maîtres de thé disent que la dégustation du thé est une approche non conceptuelle de la sagesse dont l'émotion amoureuse n'est pas totalement absente. Je crois que, pour y prendre plaisir, il faut être un peu autiste. Je

m'y applique sous l'épanouissant ciel gris acier uniforme d'un printemps qui n'arrive pas à l'orgasme.

J'ai bien besoin en seconde tasse de quelque chose de plus souriant, moi, l'enfant gâté d'une civilisation qui a bâti mon confort sur le pillage et peut se payer le luxe de l'ennui. Il me faut boire un de ces trucs que ne pourraient pas se payer les mains qui l'ont élaboré et le consommer avec une pensée pharisienne pour le bol de riz qu'ils pourront peut-être manger ce soir. À ta santé mon frère ! À ma place tu ferais pareil. Avec moins de scrupules, je crois.

Je vais me vautrer dans la prodigalité florale du Pi Lun Chun.

-Mardi 2 Juin

J'attendais ce Margaret's hope first flush avec impatience. C'est donc avec des précautions et des tendresses que j'en ai ouvert le sachet, humé le contenu, préparé soigneusement l'infusion.

Il m'a surpris. Les attentes sont le pire poison qui soit. Elles enjolivent, elles préjugent, elles mythifient même. Si bien que leur rencontre avec la réalité ne peut plus que décevoir en proportion de l'excès même des espérances.

Bon, soyons objectif. Oublions le rêve. Ce n'est tout de même pas de l'urine de chat cystiteux. Loin de là. Juste un ado qu'il faut prendre pour tel, avec ses charmes spécifiques qui ne peuvent être ceux de l'âge mûr du second flush.

Le visage du thé est si multiple, si changeant qu'il confronte aux qualités qu'exige la recherche du bonheur. Cette fois, la faculté d'adaptation, d'accueil de l'inattendu, de recherche opportuniste du bénéfique, parfois minime, parfois à peine perceptible, qu'il y a tout de même à tirer de chaque chose.

Lentement, gorgée après gorgée, dans une glissade du brûlant au tiède, il m'apprivoise. Il m'apprend que son petit côté acidulé est rafraîchissant et tonique, que son riche bouquet floral, s'il est en boutons, n'en est pas moins promesse sensuelle. Quant à cette touche seconde d'amertume, ne va-t-elle pas de soi à cet âge où l'on quitte l'enchantement de l'enfance pour les rudes réalités qui pointent déjà le bout du nez ?

Et voilà qu'il me la fait remonter, mon adolescence. Elle fut difficile. Passons à autre chose.

Ben, l'autre chose, ce fut un Pai Mu Tan parce que son côté fort en gueule me semblait pouvoir tenir tête aux puissants arômes du Darjeeling. Pas

d'hésitation ni de précaution cette fois, c'est un vieux familier que j'ai tendance à bousculer un peu. Oh, en toute amitié !
Du coup je lui ai mis quelques degrés de trop. Je m'en veux. J'espère que comme ces autos bien conçues, il me pardonnera mon erreur de conduite. Je renifle pendant qu'il infuse. J'ai comme un doute.
Quand la minuterie sonne la fin des sept minutes fatidiques, c'est avec perplexité que j'explore du nez le résultat, que je laisse tiédir un peu. Je viens de le mettre dehors, ce nez, pour savoir quel sera le climat du jour. J'ai été agréablement surpris. Vais-je l'être encore ?
Ben, il n'est pas vraiment raté mon Paï Mu Tan, mais il ne dégage pas l'entièreté de ses effluves. Il parle plus au palais qu'aux narines.
En même temps le soleil dissipe la grisaille et la journée sera douce. Tout n'est pas perdu.

-Mercredi 3 juin

Nuit douce prolongée dans la somnolence d'un vrai Golden Yunnan cette fois, rond comme un fruit. Il y a une magie dans le petit matin. Sans doute est-ce le seul moment propre, celui où les activités humaines n'ont pas encore pollué ce que perçoivent le nez, les yeux et les oreilles. Parce que l'absence des humains donne à la transparence de l'air une qualité de fraîcheur éphémère, le petit matin, sec et net ou mouillé et luisant est une fleur fragile. L'arôme du thé aussi. On peut se contenter de regarder les choses et la contemplation est en soi un amour, une adhésion inconditionnelle. Mais, quand, dans le paysage, se pointe un seul singe nu, ce n'est plus possible.

La seconde tasse est un défi, une aventure, j'ai été rechercher dans sa boîte un peu mise à l'écart le Ghu Zang Mao Jian de décevante mémoire. Peut être qu'avec une température plus basse, un temps d'infusion plus court, je briderai sa propension excessive à l'amertume.

Et bien non. Dans ces conditions il n'est plus rien. Il est comme certaines personnes qui ne sont que dans et par leur fiel. À peine un début d'arôme se révèle-t-il qu'arrive avec lui, main dans la main, une pointe d'amertume. C'est le thé des aigris, voire des masochistes. Les délices mystiques de la crucifixion. Vraiment pas mon genre. Bon, je vais le boire. Je suis un enfant de la guerre. Tout petit on m'a vissé dans le cerveau: « On ne jette pas de la nourriture ». À plus forte raison du thé !
Peut-être aussi que je suis quand même un peu maso ...

-Jeudi 4 juin

Comme je me suis éveillé les idées claires et l'oeil vif, j'ai choisi l'attente et la patience d'une infusion longue. J'avais à vider les débris de Tai Ping Hou Kui de leur boîte avant que de la remplir de mes emplettes d'hier. Je veille toujours à ne pas mélanger de vieilles feuilles à de plus nouvelles.

Je le regarde opérer son alchime. Comment de vieilles feuilles d'arbres peuvent elles receler toutes ces sensations ? A-t-on jamais eu ce résultat avec une autre essence ? Bien-sûr, il y a le Rooibos, il y a des tisanes, mais rien qui puisse rivaliser avec le thé. Rien qui soit capable de créer un univers si varié, si riche qu'il a séduit des gourmets aussi différents que les Anglais et les Chinois. Même si les Anglais se sont sentis obligés de l'adapter à leur gastronomie et en ont fait, avec du sucre et du lait, une absurdité qui masque justement les charmes du thé. Un peu comme du vin baptisé de jus d'ananas, comme un tailleur de gros drap sur une jolie femme.

Puisqu'il s'agissait de fragments de feuilles, je les ai fait infuser dans dans un sachet en papier de soie spécialement prévu pour cet usage. Je n'aurais pas dû. Serrés l'un contre l'autre, les fragments n'ont libéré que peu d'arôme. Le thé est un seigneur capricieux, parfois il ne pardonne pas une erreur de détail et parfois il profite de celle-ci pour surprendre et faire découvrir un paysage nouveau. Pour cela comme pour tant d'autres, choses, il est leçon de vie.

N'empêche, j'ai besoin de plaisir ce matin.

Le soleil luit, la journée, paraît-il, sera chaude.

Je plonge sur l'exigence d'une valeur sûre, mon chouchou, le thé jaune. Je vais pouvoir m'asseoir dedans comme dans un fauteuil, le déposer sur mes genoux, caresser ses formes élégantes, et capiteuses à la fois. Jouir de l'interaction visuelle, gustative, psychologique entre lui et moi au lieu de jacasser à son sujet.

-Vendredi 5 juin

Quand tant épiloguer sur ses dessous en dentelle devient une contrainte, le thé qui, habituellement, attire les muses, les éloigne. La dégustation, comme la poésie, est affaire de sensation et non de concept. Je me souviens que, lors de mes études secondaires, il arrivait, qu'entre une version grecque et un thème latin, on me donnait à analyser un poème. J'avais alors l'impression désagréable de le détruire. Le discours ne sied ni au thé ni à la poésie. Ni à la vie d'ailleurs. Je ne dirai donc rien ce matin de ma première tasse d'éveil, ni de la seconde. Je partagerai juste le silence qui est cousin du plaisir.

Il est temps, me semble-t-il, que je referme ce journal. Il est temps que je me débarrasse de l'obligation dans laquelle il m'enferme, que je rende sa place à l'élan du coeur, aux folâtreries du goût, à la fantaisie du moment qui passe.

Je vous souhaite jouissance de vivre et beaucoup de vent capricieux dans la tête.

© no copy no print no modification